

d'aujourd'hui, il la montre dans ses salons plaisants si l'on veut, décors d'élegance claire, sèche, à la mode, à la mode tout simplement. La Parisienne, en effet, amincit et allège les tentures, espace les sièges de son boudoir préfère aux coussins et aux capitonnages de naguère les géométries correctes et roides du fauteuil et de la chaise de bois, dédaigne le biberlot. Elle veut de l'air, des surfaces blanches et nues. Elle concilie son esthétique avec les prescriptions de l'hygiène pastorienne la plus sévère. Reçoit-elle? Les jeunes femmes arrivent qui donnent des poignées de mains en levant le bras à la hauteur de l'œil, les jeunes hommes entrent d'un pas précipité qui bâillent mécaniquement, si l'on peut dire, les doigts de la maîtresse de maison, font autour d'eux des petits saluts produits, croirait-on, par un déclenchement maladif des muscles du cou. Elle les accueille avec ce sourire immuable, cette énergie tremblée de la poignée de main qui semble avouer, comme confuse: «Enfin, vous voilà! c'était vous que j'attendais! c'était vous!» Et elle a je ne sais quoi de fervent dans l'indifférence, de très attentif dans la pire banalité. Les vieux messieurs bienveillants ont des respects passionnés qui séduisent. Les jeunes gens parlent avec une belle assurance. Les jeunes filles ignorantes ont l'air de tout savoir. Elles dénigrent tout et parlent argot. Et voilà que cet observateur judicieux s'inquiète : il se demande si la bonne grâce française n'est pas en décadence. Mais il n'a point le goût d'être un réformateur des mœurs. Il lui suffit de bien voir, pourvu qu'il voie à la hâte. Il passe, et les sujets d'observations se succèdent avec vélocité qu'il ne néglige pas, mais auxquels il ne veut point prêter une attention spéciale et prolongée. Et son livre sans fièvre est mouvementé, sinon animé, comme la vie.

N'allons point médire du journaliste littéraire d'aujourd'hui. Il porte seulement la peine d'avoir trop de sagacité. Il connaît trop son temps, et c'est ce qui le tue. Il sait bien que les livres innombrables se ruinent les uns les autres, qu'il faut écrire en une heure ce que l'on écrit fatalement pour une heure. Il sait que l'on n'aborde point aisément aux lointains rivages de la postérité. Et il n'a pas d'héroïsme. Il ne tente pas les travaux gigantesques. A quoi bon? C'est en ces mots que sa philosophie se résume encore. Il est trop mêlé à la vie quotidienne pour se dégager d'elle un instant. Et il va toujours curieux même s'il est distrait; toujours souriant même s'il est mélancolique, il va. Un peu monotone sans doute et se ressemblant toujours à lui-même, ayant cette sociabilité de l'esprit qui écarte les grandes pensées, les vaticinations effroyables, jugeant que le sens commun est le commencement et la fin de toutes les œuvres de littérature et qu'on ne gagne rien à s'en écarter par un effort toujours pénit-

ble et qui coûte infiniment plus qu'il ne rapporte. Esprit raisonnable, esprit sensé, esprit moyen, esprit charmant, esprit français. Il est alerte, il est facile, il est souple. Il n'a nul pédantisme. Ouvrier périssable d'une œuvre éphémère, il ne veut jamais avoir qu'un principe.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Il nous console de X... bardé de doctrines, de théories, de systèmes et qui a lu des livres, mais qui n'a point lu la vie, lourd, balourd, cuistre présomptueux qui le méprise — d'un mépris dont il n'est point affecté.

J. ERNEST-CHARLES.



### SONGERIE SUR LA MUSIQUE

Il m'est arrivé dans ces derniers temps, en deux occasions bien différentes, d'être profondément ému d'une même émotion. Ce fut d'abord lorsque j'entendis pour la première fois la symphonie en *ré* de César Franck. (Je parlerai tout à l'heure de l'impression qu'elle fit sur moi, qui ne suis qu'un ignorant). Et la circonstance où cette émotion première se prolongea et se précisa dans mon esprit, et devint consciente, fut au cours d'une promenade aux environs de Gand. — Je me trouvais au milieu de la campagne flamande, parfois un peu monotone, mais à qui le travail de ses habitants a donné un si grand aspect. Jusqu'à l'horizon, entrecoupés seulement de ruisseaux presque à fleur de terre, et de quelques bouquets d'arbres, les prairies, les champs gras et nourriciers, s'étendent. Le spectacle est beau de cet immense cercle que limite le ciel, de culture et de labeur. — Au premier plan, un paysan d'un geste égal et tranquille, semait. Son attitude est devenue un symbole courant, par l'analogie du semeur de graines et du penseur qui répand les idées, mais elle est toujours émouvante. Je regardais le bras aller et venir, et simplement jeter la vie. Le contour de l'homme paraissait énorme sur le fond lointain du paysage. Le soleil, descendu très bas à l'Occident, allongeait considérablement les ombres, et agrandissait d'autant le personnage.

L'air était doux ; une brise caressante amenait de loin les saines odeurs de la glèbe engrangée et des étables soigneusement tenues. Un voile de quiétude couvrait la plaine. Les oiseaux chantaient, et soi-même instinctivement, on leur donnait la réponse. Une musique spontanée jaillissait de l'âme. On ne se songeait pas vivre, et cependant l'on vivait, avec volupté ; et la vie était partout éparsé, joyeuse et bourdonnante, autour de soi. — On était heureux.

## I

— Je vivais réellement la vie, telle que je l'avais rêvée l'autre soir, pendant que l'orchestre détaillait les visions de César Franck. — Il me semblait réentendre, amplifiée et disséminée dans l'infini, la musique qui m'avait émue. Un orchestre invisible, et dont les exécutants jouaient leur partie à des distances fantastiques les uns des autres, avait remplacé l'orchestre habituel : je n'avais entendu jusqu'ici que des parties séparées ; pour la première fois il m'arrivait, sans doute aidé par le souvenir de la symphonie en *ré*, d'apercevoir l'unisson de toutes. C'était beau ! beau à s'agenouiller. — Je plains ceux qui n'ont jamais entendu cette musique : j'éprouve pour eux plus de compassion que pour des enfants qui n'auraient jamais connu les baisers et les dorloteries d'une mère : — ils sont les orphelins pitoyables de la poésie.

Je fus longtemps à contempler ce spectacle banal et grandiose, à écouter cette musique dont mon cœur battait la mesure.

Et comparant mon émotion présente à celle qui m'avait davantage secoué, mais plus superficiellement sans doute, pendant l'exécution de la symphonie de Franck, je réfléchissais :

Pour nous autres hommes qui, dans notre course effrénée vers le centre et le sommet des choses, ne pouvons malgré tout notre désir que *deviner* et *pressentir* l'Unique, et qui nous buttons sans cesse aux barrières du Dualisme, — il est aussi *deux* musiques. Nous ne les comparons l'une à l'autre que par métaphore, avec la complicité des mots, ces instruments serviles de tous nos caprices. Et certes, nous sentons bien qu'en réalité il ne peut en être qu'une, où toutes les différences se confondent, mais il faut néanmoins dans la pratique, que nous en distinguions deux. La musique qui sourd des cuivres et des violons, pourrions-nous dire, en effet, qu'elle est la même que celle à laquelle nous coopérons tous, à tous les instants de notre vie, sans le savoir, et dont les partitions nous sont inconnues ? — Il est ici, comme partout où plongent les regards de notre intelligence, deux reflets de l'Unité. Deux musiques : — l'une, tourmentée, superficielle et passagère ; l'autre, que l'on entend partout et toujours (quand on sait l'entendre), qui résonne aux racines mêmes de l'être et de la vie, la musique de l'insondable ; la palpitation éternelle du sein de Maïa... Il est deux musiques : la musique des hommes et la musique de Dieu.

Laquelle est la plus belle ? Celle que l'on entend le mieux. — Et il est utile d'écouter tour à tour le chœur des hommes et le chœur des séraphins : car chacun d'eux nous aide à mieux comprendre l'autre.

## II

« Au commencement était le Rhythme » (1). Nulle parole n'exprimerait mon propre sentiment, d'une façon plus concise ni plus nette. Le Rhythme est au fond de tout ; il est à la limite extrême des apparences ; il garde le seuil de l'Inconcevable, et parfois entr'ouvre la porte... Mais peut-être est-il téméraire d'en parler encore après les transcendantes études d'Adrien Mithouard, de Camille Mauclair, de Henry Maubel, de Lacuzon et de tant d'autres ? — Ce lieu commun est inévitable. Les antennes curieuses de la pensée constamment s'y heurtent, et le scalpel du physiologue devant lui se brise, impuissant. — Au surplus, il n'est jamais hors de propos, ni trop tard, pour parler d'éternité ou d'infini. Et le Rhythme, source profonde de l'être, n'est-il pas la matérielle et la continue révélation de l'Univers, et de tout ce que cette idée renferme ? — On ne répètera jamais assez le nom de Dieu, et combien l'entendent du reste, à chaque fois qu'on le prononce ? — La curiosité est insatiable de ceux que tourmente l'Absolu : ils ne seront jamais las de raviver leurs plaies et leurs joies, ni de remuer des concepts, ni de remâcher des mots, ni de scruter avec l'espoir d'une lumière nouvelle, l'océan d'ombre qui les submerge.

— Suivons-les ! ajoutons un couplet à la chanson sempiternelle... faisons-le neuf et harmonieux, et le refrain des hommes y répondra.

Le Rhythme : voilà notre meilleur acquis. Nous ne connaissons rien de plus sûr, rien de plus universel, de plus homogène et de plus simple. Harmonie des mondes, course des astres dans l'empyrée, attractions réciproques, congrégations d'atomes, périodicité des phénomènes, flux et reflux, jour et nuit !

Le Rhythme, c'est l'essence de la vie, c'est-à-dire de tout, c'est le souffle répercute de Dieu dans l'Univers.....

Mais les rythmes, ou plutôt les combinaisons de rythmes naturels, ne nous apparaissent pas toujours de la *musique*, une eurhythmie. Nos oreilles ne sont pas assez sensibles, et surtout notre oreille intérieure. Il ne nous arrive que rarement d'entendre, comme dans le cas personnel que j'airaconté, l'unisson de toutes les parties dans le concert de la nature.

Pour nous faire vibrer jusqu'au tréfonds de l'âme, il faut le plus souvent que ces rythmes aient subi une « préparation », si j'ose m'exprimer ainsi, — qu'ils aient été choisis et combinés d'une façon spéciale. Et c'est là le rôle de quelques créatures d'exception, qui *entendent* habituellement l'univers, de même que d'autres, par exemple, le voient, ou que

(1) Hans von Bülow. Et aussi les premières mesures du *Rheingold*.

d'autres encore le comprennent d'une façon abstraite, et ne le reconnaissent que dans quelques phrases creuses, où ils croient naïvement l'envelopper. — Ames sensitives, âmes hypersthésiées, où les plaisirs et les douleurs se répercutent à l'infini et se grossissent sans mesure ; cornues mystérieuses où toutes les réactions se résolvent en ondes sonores, et où tous les rapports naturels deviennent des rapports musicaux... : ces êtres d'un tempérament singulier sont les *musiciens*, les *compositeurs*. — Ils transposent à l'usage du commun des hommes, la musique de Dieu en cette autre musique plus condensée (1), plus simple et mieux compréhensible. Certains d'entre eux se sont acquittés si heureusement de cette mission, que l'on a pu à certaines minutes d'orchestre se croire transporté sur les cimes du monde, et que l'on a pris parfois pour la musique véritable de la vie, l'œuvre grandiose, mais malgré tout approximative, d'un mortel.

## III

Je fus notamment le jouet d'une méprise semblable, lorsque j'entendis la symphonie en ré de César Franck. Si je cite cette œuvre, plutôt que d'autres, c'est que l'impression qu'elle m'a laissée est pour moi, la plus récente. Quoique je la place très haut, mon choix n'indique en rien que je la considère comme la plus belle de celles qui furent écrites. Et, du reste, il est dangereux et futile de mettre des degrés à ses admirations : on court trop le risque de s'égarer, sans aucun profit.

Mon intention n'est évidemment pas de donner une analyse même succincte de cette symphonie : d'autres, plus habiles que moi, y ont suffisamment réussi, et cela ne serait d'ailleurs d'aucune utilité au cours de cette méditation.

Je veux simplement noter l'impression nerveuse et intellectuelle dont elle me secouait, et les idées qu'elle me suggéra.

Au surplus, il est malaisé de décrire avec exactitude les sensations que nous éprouvons dans cet état où nous sommes si différents de notre moi habituel. Nous sommes réellement *autres* et j'ajoute meilleurs.

Ecoutez ce chant triomphal en si majeur : un souffle d'héroïsme nous traverse, nous avons l'illusion d'accomplir des efforts surhumains. Notre vie est exaspérée, centuplée. Nous sommes arrachés à la réalité d'aujourd'hui, pour être plongés dans la réalité de toujours. Nous voici face à face avec notre destin. Nous participons de Dieu ! — Beauté, orgueil, victoire de vivre !

(1) « Ecrire de la musique, c'est condenser, polariser un magnétisme qui enveloppe toutes choses, et est le bruit du mouvement universel, du microbe dans la plante, du sang dans l'artère, de l'étoile dans le ciel. » CAMILLE MAUCLAIR.

— L'impression est si extraordinaire, malgré qu'on s'y attende et qu'on y soit préparé, et si forte, qu'on néglige de la distinguer, et qu'on ne parvient plus à s'en rendre compte une fois que la cause en a cessé. Oui, après l'avoir ressentie pendant quelques minutes, il nous est impossible revenus à l'état normal, de nous imaginer précisément notre joie dionysiaque. Et n'en est-il pas de même de tous les sentiments profonds, dans la mesure de leur intensité ? Et quel est celui capable d'évoquer les fièvres de l'amour, quand elles sont passées, capable de hausser son souvenir à la hauteur de l'indicible réalité ?

Comment se repérer dans l'insondable ? L'aventure de saint Goar, qui accrocha un jour sa chape à un rayon de soleil, et dont la chape resta suspendue affirme la légende, n'est pas communément la nôtre. Le soleil darde sur nous ses rayons, mais lorsque nous voulons saisir l'un d'eux, il se glisse entre nos doigts.

Tout à l'heure quelles n'étaient pas nos transes quand la phrase musicale s'infléchissait, un instant se dérobait ; notre tristesse quand nous sentions lentement le thème se résoudre et s'échapper ; notre joie soudain dans les pleurs, quand le motif renait, transformé et rajeuni. Perturbés jusqu'aux entrailles, il nous semble que nous venons de naître, que nous n'avions jamais vu le monde comme *cela*, qu'auparavant nous ne connaissions pas la vie. Il nous souvient vaguement, puis avec plus de précision d'un passé de pure musique... Une prairie très verte où s'inscrutent entre les bosquets de figuiers, de myrtes en fleur et d'oliviers épanouis, des pâquerettes, — une fontaine, au centre, — dans le lointain sur le fond lapis-lazuli du ciel, des clochers d'où s'échappent les angelus violets. ... Venant de l'Orient des femmes aux formes harmonieuses, vêtues de lin, s'avancent, et jouent de la cithare, et chantent... — Est-ce là que j'ai vécu ? D'où ai-je conservé ce rêve d'harmonie, que réveille l'orchestre ?

Surgies d'âmes ! Régressions passionnées aux époques fabuleuses ! Le chant de triomphe réapparaît, devenu un hymne de foi. « Ne suffoquerons-nous pas sous la tension convulsive de toutes les fibres de l'âme ? Ayant, comme ici, appliqué notre oreille au ventricule cardiaque de la Volonté du monde, et senti le frénétique désir de vivre déborder et se répandre dans toutes les artères du monde avec le fracas d'un torrent ou le murmure d'un ruisseau aux plus délicats méandres, notre âme ne pourrait-elle se briser subitement ?(1) » Non, l'hymne quoique puissant, est trop pur et trop paisible.

Et puis... mais qu'y a-t-il donc ? Nous voici tout à coup affaissés. La symphonie est morte. — Et l'on se

(1) Origine de la Tragédie.

demande après en avoir subi l'influence, et quand l'ivresse n'est pas encore entièrement dissipée : Qu'était-ce cela ? qu'est-il advenu ? un Dieu a passé en nous ? Et nous reprenons notre route, avec la conscience obscure d'être pénétré dans un pays inconnu, dont nous avons oublié les frontières, en dehors du temps et de l'espace. Il bourdonne dans nos oreilles des fragments d'une langue secrète, et tout au fond de notre âme laissent des réminiscences imprécises. D'une baignade, courte comme un éclair dans la mer originelle, il nous reste aux lèvres le sel primordial, et le Désir.

\*  
\*\*

Le Désir ! Musique et désir sont synonymes. La musique est le cri, la prière, la plainte, l'appel de détresse, le souhait fervent d'une âme qui s'élève vers Dieu. « Le frénétique désir de vivre » et de surmonter. C'est l'inassouvisable aspiration vers l'au-delà, qui se fraye violemment passage à travers les mailles de l'existence régulière et trop connue.

Quand l'orchestre préludait nous avions d'abord l'illusion d'avoir *tout entendu, tout compris*, d'avoir enfin conquis la paix des certitudes. Les sonorités tranquilles pouvaient nous le faire croire. Mais la musique s'anime, et bientôt l'inquiétude nous envahit, le désir d'entendre *autre chose*. « Il faudrait toujours écouter la musique en songeant à un regard. Il faudrait l'écouter comme la voix de quelqu'un qui va apparaître (1) ». Qui apparaîtra ? Le désir nous gagne avec véhémence... Notre contemplation nous laisse d'autant plus insatisfaits, qu'elle est plus profonde. Notre aspiration ne connaît plus de bornes. Nous *voulons* maintenant, de toutes les énergies de notre être... que *voulons-nous ?... toutes les musiques, l'Univers !...*

O Maître ! qui que tu sois, toi qui as augmenté le domaine de la musique des hommes, merci ! — Nous sentons sur nos épaules ta rude main qui nous secoue et nous encourage. Nous te sommes reconnaissants plus que nous ne pouvons le dire, pour les émotions que tu as fait naître en nous : nous ferons en sorte de les utiliser pour notre plus grand bien. — Merci d'être venu, d'avoir souffert, d'avoir créé, et d'avoir dit ton rêve. Merci d'avoir rendu ta neuve vision des choses, éternelle et publique.

— Tu nous as fait paraître la vie plus belle que jamais ; tu nous as donné des raisons nouvelles de vivre et d'aimer.

Nous conservons ton souvenir comme un vialique.

#### IV

La meilleure partie de notre être passe le temps à

(1) Henry Maubel.

dormir au fond de nous : il faut qu'un événement extraordinaire se produise, et qu'une sensation inconnue et intense pénètre jusqu'au centre de notre âme pour réveiller les puissances qui y sont endormies. — Notre âme, c'est la Belle-au-Bois dormant. Elle dort d'un sommeil léthargique et, seule, l'arrivée du Prince dont le destin conduira les pas vers elle, peut la faire sortir de son enchantement. Et n'est-ce pas lui que je vois s'avancer dans les couloirs du palais silencieux ? Il traverse en toute hâte la cour d'honneur, les salles des gardes et les anti-chambres où dorment, les uns debout, les autres assis ou étendus, les marmitons, les suisses et les dames d'atour. Enfin, le voici dans la chambre dorée où repose la princesse sur un lit d'apparat. L'admiration arrête un instant sa course. Nulle femme ne lui parut plus belle, ni plus adorable. Il tremble d'émotion et tombe agenouillé ; mais la princesse s'éveille « et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre : Est-ce vous, mon prince, lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. »

— Et c'est ce que dit notre âme aussi, lorsque le prince (qu'il s'appelle Bach ou Glück, Beethoven ou Wagner, Berlioz ou Franck, Grieg ou Tschaikowsky, peu importe) la tire de sa léthargie et s'incline respectueusement devant elle. — Car si grande et géniale que soit l'œuvre d'un homme, combien ne reste-t-elle pas petite en présence de toutes les possibilités que renferme en elle la plus humble et la plus médiocre des âmes humaines !

— Est-ce vous mon prince, dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre...

Oh ! oui, on l'attend avec anxiété, longtemps, le libérateur qui nous arrachera le bandeau des yeux, et nous montrera la vie. On l'attend, on l'attend toujours, et lorsqu'il est venu on en attend un autre... Il est celui qui nous révèle l'harmonie cachée du monde, et qui nous rapporte du fond des abîmes la clef d'or des énigmes. Sans lui les musiques normales de la vie ne nous toucheraient peut-être jamais, et nous passerions toute notre existence à côté du plus beau et du plus grand des orchestres sans nous en douter. Nous ne saurions même pas reconnaître la symphonie incomparable, où notre propre voix se mêle aux autres voix.

Thomas Carlyle a dit : « Une pensée musicale ne peut être exprimée que par une âme qui a pénétré dans le fond des choses, qui en a saisi le mystère intime ; car en toute chose il y a une mélodie cachée, une harmonie secrète, qui est son âme. Toutes les pensées profondes sont mélodieuses ; *il y a de la musique partout, et le chant est notre essence, le reste n'est qu'enveloppe et draperie.* »

Il y a de la musique partout. — Aucune voix n'est

dissonante dans le concert universel, quand on l'écoute du fond des cryptes de l'âme, et que l'âme est assez pure pour n'en pas troubler le son. — Les sanglots déchirants d'une mère qui pleure son enfant, il semble que cela soit en dehors de l'hymne que chantent les hommes; et cependant la plainte de ce violoncelle, simple transposition de la réalité, ne vous a-t-elle pas fait tressaillir, ne l'avez-vous pas acceptée?

Plus j'y songe, et plus il me paraît que la vie est fort semblable à ces gâteaux délicieux que confectionnent les ménagères à l'aide de diverses substances, mauvaises et immangeables, quand on se risque à les goûter isolément. C'est le *mélange, l'ensemble*, qui est bon. Et de même la vie, il faut l'examiner *largement*, dans son entier. Si nous nous obstinons à ne l'écouter bruire que d'une oreille, c'est très bien si nous tombons au moment d'un solo, mais que dirons-nous si nous n'entendons que la partie des contre-basses ou des cymbales?...

Il n'y a qu'une consolation : l'Harmonie, et qu'une seule jouissance : la Beauté qui en résulte.

Aux heures mauvaises de l'existence, quand des accidents pénibles interrompent notre voyage, répétons-nous en guise de cordial : « Il y a une harmonie dérobée meilleure que l'apparente, et où le Dieu a mêlé et profondément caché les apparences et les diversités (1). »

## V

Mais pourtant, quoique je sois entièrement convaincu d'être dans le vrai, quelque chose en moi se révolte et me crie :

Être insensible! — Les bruits de la douleur te laisseraient donc indifférents dans le refuge égoïste de ton esthétisme! Je n'en crois rien : que demain t'apporte la moindre peine, à toi ou à celui de tes compagnons qui te tient le moins à cœur, et toutes tes théories s'écrouleront comme un château de cartes.

— Philosophe gonflé de présomption, qui parles de comprendre la musique profonde de la vie, et t'égales à Dieu, qui t'a donné cette assurance? Que sais-tu? En dehors de quelques rares minutes, qu'as-tu réellement compris des mystères de l'existence? Tu parles de la vie primordiale : tu en es loin; et tu es bien plus éloigné encore d'être un pur esprit. — N'oublie pas que les grandes époques mystiques furent aussi des époques de grande sensualité : médite cette observation, elle contient tout un enseignement. — Descends de ce piédestal, où tu t'es trop longtemps complu : il pourrait t'y arriver malheur.

— Beaucoup de musiques te resteront étrangères,

(1) Héraclite d'Ephèse.

quoi que tu fasses. Mais peut-être les entendras-tu un jour, sans aucune difficulté. En attendant, sois plus humble. Il est en ta puissance, et de ton devoir, de rendre *ta propre vie* aussi harmonieuse que possible.

Garde-toi de toutes les ivresses, même dionysiaques, si ton intelligence ne peut en tirer quelque profit. Ce qui débile les uns, fortifie les autres. Si tu aimes la pensée qui spéculé, mais que tu places au-dessus d'elle l'action qui réalise, ne crains rien, la sirène ne saura te séduire plus qu'il n'est utile.

— Fais en sorte que les musiques ne soient pas pour toi passagères, mais continue leur influence dans ton royaume inférieur. — Accumule en ton âme du soleil, pour les jours de pluie. — Fais mieux encore : prolonges-en les rayons au dehors de toi; propage-les, et qu'ils irradient fructueusement dans le cercle de ton entourage.

Il faut que toute notre vie soit harmonie : accordons nos actes et nos pensées, et que ce soient celles-ci qui donnent le ton.

Au surplus, la musique met à notre disposition une force inappréhensible : le désir métaphysique, dont nous avons surpris plus haut la naissance et le développement. Il est en notre pouvoir de transformer ce désir de rêve, immodéré et stérile, en un désir d'action et d'énergie immédiates.

Il nous faut l'univers : *tenons-nous satisfaits de l'œuvre que nous voulons réaliser*. Et de quels efforts utiles ne serons nous pas capables si nous concentrons ainsi toute notre activité sur un objet modeste?

Mettons le Ciel tout entier dans notre besogne quotidienne : et les choses les plus vulgaires nous deviendront augustes; et les beautés exceptionnelles de leur côté, nous toucheront davantage, quand nous aurons su apprécier chaque jour, les beautés coutumières (1).

Plutôt que de trouver trop vite « banal », les sentiers habituels de l'existence, efforçons-nous de les suivre patiemment jusqu'au bout, dans tous leurs circuits, et de pénétrer avec intérêt jusqu'aux sources mêmes de cette apparente banalité.

Plutôt que d'effleurer constamment, et après tout sans beaucoup de succès, les problèmes éternels, contentons-nous d'approfondir consciencieusement les choses de la vie ordinaire. Et nous connaîtrons bien vite, en agissant ainsi, que ce domaine de l'expérience n'est pas le plus indifférent, ni le moins musical, ni le moins merveilleux.

DOMINIQUE DE BRAY.

(1) Pour comprendre la beauté du dimanche, il faut avoir travaillé pendant toute la semaine.